



SUJET 3 : EXPLICATION DE TEXTE

MALAISE DANS LA CIVILISATION, FREUD, 1830

Il est avant tout primordial de comprendre que ces éléments de corrigé ne constituent en aucun cas un “corrigé type”, mais seulement des exemples de traitement possible de ce sujet d’explication de texte.

En philosophie, la démarche de pensée individuelle et la logique de l’argumentation est ce qui rendra un travail bon le jour de l’épreuve.

Il n’y a pas un plan possible mais plusieurs, même s’il faut méthodiquement procéder de manière linéaire (expliquer ligne après ligne, du début à la fin, et montrer comment l’argumentation se déroule). Ce corrigé se veut donc avant tout une explication d’un texte et des attentes que suppose cette épreuve différente de la dissertation, et non un corrigé type comme on pourrait en trouver en sciences dures : mathématiques...

Présentation du sujet

Ce texte de Freud a trait à une notion grandement classique du programme de Terminale S, **“le bonheur”** faisant partie du grand domaine de **la morale**.

Dans ce texte, c’est ni plus ni moins que la définition du bonheur qui se trouve en jeu. On y décèle que Freud ne croit pas en un bonheur avec un grand B, comme l’entend la tradition, en tant qu’état de béatitude ou de satisfaction continue, comme hors du temps, parfait. Non, le bonheur, pour Freud, doit se rapporter aux circonstances de la vie humaine, qui elle-même limitée, soumise à la finitude pour diverses raisons, ne peut revendiquer la perfection. Il s’agit

donc pour Freud ici de démontrer que le seul bonheur qui vaille est celui avec un petit b, ce qui n'est déjà pas si mal, et d'ainsi légitimer l'attitude des hommes qui ont tendance, avec humilité, à précisément se contenter du bonheur ainsi considéré.

Analyse du texte

- Une explication de texte doit répondre à des attentes précises : lorsque j'explique un texte, je dois montrer quelle est la thèse de l'auteur sur un sujet précis (son point de vue) et quelle stratégie argumentative il met en place pour donner sa thèse (de quelle manière il s'y prend ? Quel type d'argumentation il choisit ? Quels procédés sont les siens ? etc.).
- Il faut aussi voir si la position défendue par l'auteur est originale ou pas, et qu'est-ce que cela nous apprend sur le sujet. En effet, si la connaissance de la doctrine de l'auteur n'est pas requise, chaque extrait à expliquer fait partie d'un thème au programme de philosophie, qu'on est censé connaître. Ainsi, on peut faire dialoguer la position de l'auteur avec nos connaissances sur la question, afin de voir si sa thèse est subversive ou classique, originale ou non.
- L'idéal serait aussi de mettre en évidence un enjeu : manière par exemple que le texte a de faire résonner une question plus générale.
- Dans une première lecture du texte, afin de vous assurer que vous l'avez bien compris (et que vous pouvez donc commencer l'explication), il faut pouvoir répondre aux six attentes de l'Introduction, ce que nous allons donc faire ici.

1. Situation du texte

Dans ce texte, extrait du livre *Malaise dans la civilisation*, Freud...

2. Thème du texte (de quoi cela parle, quel est le domaine général auquel il a trait)

... s'intéresse au thème du bonheur, et notamment comment l'homme pourrait bien revendiquer d'être heureux alors même que sa vie, son corps, ses aspirations, ses relations avec autrui, sont soumis à la finitude et à l'incomplétude, donc à l'imperfection.

3. Problème du texte

Ce texte met ainsi en lumière un paradoxe, qu'il tente de résoudre : certains esprits défendent l'idée que le bonheur, c'est quelque chose d'absolu, avec un grand B, qui ne supporterait aucune faille, aucune ponctualité ni incidence. En pensant l'homme avec grandeur, comment ne pas s'offusquer si ce dernier ne recherche pas un bonheur aussi haut ?

4. Thèse du texte (point de vue défendu par Freud)

Pour Freud, il va alors s'agir de défendre l'attitude générale de l'homme, parfaitement humble, qui n'aspire pas au bonheur idéal, avec un grand B. Freud invite à reprendre les choses et nos aspirations avec humilité. Pour quatre raisons, inévitables, qui manifestent cruellement notre condition finie et mortelle, on ne saurait prétendre à la perfection d'un état de satisfaction continue et intangible : on ne se contente que du contraste et on s'ennuie quand tout est calme ; notre corps est soumis à la décrépitude ; les aléas du monde peuvent d'un coup du sort nous mettre à terre et nous affecter sans pareille mesure ; et les relations avec autrui ne sont jamais simples ni définies par avance. Pour Freud, il est donc parfaitement légitime que l'homme revoie à la baisse son idée du bonheur, ce sans quoi il le cantonne à n'être qu'un idéal absolument inatteignable.

5. Enjeu

L'enjeu de ce texte est alors ni plus ni moins encore une fois pour Freud de faire redescendre l'homme de son piédestal. Après avoir lancé l'idée d'inconscient, qui montre que l'homme n'est pas même omniscient face à lui-même, avec ces nouvelles considérations sur le bonheur, ce sont ses aspirations, qu'il remet à leur place. Car à trop se prendre pour Dieu, l'homme s'y perd.

6. Annonce du plan (étapes par lesquelles Freud procède).

Pour mener à bien son argumentation, Freud procède en deux temps. D'abord, il va nous donner à lire la définition du bonheur qu'il défend, celle du peuple de son temps : un bonheur comme satisfaction intense, non durable, par opposition à l'idéal classique du bonheur comme état de satisfaction continu. Ensuite, dans un second temps, il va en venir à expliquer d'où vient cette définition originale du bonheur, tellement plus mesurée... Eh bien il s'avère qu'elle fait fond sur nos expériences angoissantes de malheur imminent (soit mon corps me lâche, soit le monde m'afflige, soit les autres me fatiguent...), due à notre condition humaine limitée et incomplète.

Ici c'est donc la pratique qui donne son sens à la théorie, aboutissant à une idée du bonheur réaliste et concrétisable, et non plus la théorie qui s'efforcerait d'imposer sa droiture et ses idées dans une réalité qui la contraindrait et l'empêcherait toujours.

Proposition de plan

I. Définition tripartite du bonheur avec un petit b : une histoire de satisfaction, ponctuelle et intense. - Détachement de l'idéal classique quant au bonheur.

« Ce qu'on appelle bonheur au sens strict résulte de la satisfaction plutôt soudaine de besoins accumulés et n'est possible, par nature, que comme phénomène épisodique. »

↳ Freud lance le sujet de manière on ne peut plus claire, en donnant comme point de départ à cet extrait une définition du bonheur contraire à ce que les philosophes idéalistes ont bien pu en penser. Le bonheur s'écrit avec un petit b et non pas avec un grand B, et pour l'expliquer Freud met au jour deux dimensions du bonheur :

- D'abord, il s'agit, dit-il, d'une « satisfaction des besoins », loin où l'on apprend davantage d'ordinaire que le bonheur n'a pas trait aux besoins, car les besoins c'est animal et que nous autres sommes humains... Freud rabaisse donc les exigences et précise sans l'ombre d'un sourcillement que l'état de bonheur est l'état de l'individu après qu'il eût satisfait un nombre certain de ses besoins. Je suis donc heureuse si je suis rassasiée, si je suis aimée, si j'ai eu ce dont j'avais besoin dans un certain moment.

- “moment”, le mot n’est pas là par hasard. Car le bonheur pour Freud, en une deuxième dimension cette fois-ci, est marqué par la temporalité, il n’est pas indéfini, continu, il est ponctuel. Freud emploie à cet égard les mots “soudain” et “phénomène épisodique”. Le bonheur est donc un état qui se connaît ponctuellement, qui ne saurait durer.

Donc, contre le bonheur comme état de satisfaction voire de béatitude absolue, Freud le fait redescendre à des considérations terrestres (« satisfaction de besoins accumulés ») et temporellement marquées (« soudain », « épisodique »).

« Toute prolongation d’une situation convoitée par le principe de plaisir donne seulement un sentiment de tiède contentement ; nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons jouir intensément que du contraste, et très peu d’un état. »

↳ Freud s’attache plus particulièrement encore à la notion de temporalité restreinte du bonheur, à sa durée bien limitée dans le temps et relativement courte. Si le bonheur ne peut être un état continu, c’est parce que l’esprit humain se lasse, il n’est pas fait pour jouer les prolongations, l’intensité de notre plaisir en prendrait un coup et s’amoulinerait. Le principe de plaisir en effet ne peut se faire dans le perpétuel, il a besoin d’intensité plus que de durée, ce sans quoi le plaisir s’amollit et ne donne lieu qu’à “un tiède contentement”.

Entre la satisfaction soudaine de plusieurs besoins et le tiède contentement, on voit l’écart. Freud, entre les lignes ici, met au jour une troisième dimension du bonheur : il doit être intense, et non plat ou tiède, il ne doit pas être demi-mesure. Et si le bonheur est à considérer ainsi, c’est que bien plus qu’un idéal, il est un sentiment humain, une réalité de l’homme, il doit donc se fonder sur la constitution humaine, sa nature. Or l’homme est mû par Freud par deux principes, celui de la mort, et celui du plaisir, c’est sa constitution. Mais sa constitution (« nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons que... ») le soumet précisément à la temporalité de la fulgurance et non à l’éternité d’un état pérenne. Le principe de la mort suppose des changements continus, le principe du plaisir une accalmie dans ces montagnes russes de l’existence, un contraste, donc. Freud affine la définition toujours plus et le bonheur devient alors une jouissance (l’ancrage physique est ici bien marqué), et même une jouissance intensive ! Donc le bonheur, bien plus qu’un état quantitatif (un état de satisfaction continue) se veut un phénomène qualitatif qui fait naître en nous une jouissance vive et ponctuelle.

« De ce fait, nos possibilités de bonheur sont déjà limitées par notre constitution. »

↳ Pour conclure ce premier temps, Freud précise que ses considérations du bonheur sont empiriquement centrées et non simplement théoriques : elles viennent de notre constitution. On ne peut s'imaginer pouvoir être heureux si l'on dépasse nos propres possibilités. Tout comme Kant disait qu'on ne peut s'imaginer connaître au-delà du champ de l'expérience possible.

De là Freud passe-t-il de la définition du bonheur (niveau théorique, donc) à la question de la possibilité d'être heureux (niveau pratique), bien que pour lui on l'a bien compris, la définition vient de la pratique et se trouve délimitée par elle.

Quelle est donc cette pratique du bonheur ? Il répond à cela dans les lignes qui suivent.

II. Pourquoi le bonheur se trouve-t-il limité dans ses prétentions à n'être qu'un bonheur modeste et mesuré ? - Les limites de la nature humaine et la résurgence du malheur.

« Il y a beaucoup moins de difficulté à faire l'expérience du malheur. La souffrance menace de trois côtés : de notre propre corps, destiné à la déchéance et à la décomposition, et qui même ne saurait se passer de la douleur et de l'angoisse comme signaux d'alarme ; du monde extérieur, capable de se déchaîner contre nous avec des forces énormes, implacables et destructrices ; et enfin des relations avec d'autres êtres humains. »

↳ Si le bonheur est limité dans ses prétentions, c'est parce que nous avons affaire, dans la vie concrète, à son contraire, le malheur, et d'une manière beaucoup plus fréquente. Freud le dit « il y a beaucoup moins de difficultés à faire l'expérience du malheur ». La définition modeste du bonheur vient ainsi du fait d'une réalité cruelle et souvent malheureuse. Mais pourquoi Freud nous parle-t-il donc du malheur ? Non, il n'est pas en train de formuler une définition du bonheur comme évitement du malheur, ce que faisait par exemple les Stoïciens, ou les Épicuriens. Épicure qui lançait l'idée d'un *tetrapharmakon*, un quadruple remède, par lequel les hommes, échappant aux maux, pourrait enfin être heureux. Freud procède ici à l'exact

inverse : il met au jour trois maux (et non quatre), qu'on ne peut pas transcender, qui nous limitent, qui nous constituent, et qui donc logiquement sont à prendre en compte si l'on souhaite être heureux. Ces trois maux orientent notre définition du bonheur, qui, réaliste, se fait parmi eux, avec eux, dans la dépendance directe de ce qu'ils sont. Quels sont-ils donc, ces malheurs, qui nous menacent tout le temps ?

- 1^{er} malheur : le corps humain temporellement orienté de manière fatale vers la fin de vie, passe son temps, une fois l'enfance passée, à vieillir et se dégrader. Le *fatum*, ce à quoi l'on ne peut échapper et qui nous conditionne donc, c'est donc cette flèche du temps à laquelle est soumis le corps, dont l'horizon n'est guère réjouissant : « déchéance » dans la vieillesse, « décomposition » une fois la mort arrivée, et en attendant, soit l'« angoisse » qu'il se passe quelque chose, soit la « douleur » quand il se passe quelque chose de grave sur le moment, les deux nous rappelant en permanence notre fin à tous. Comment donc être heureux incarné dans un tel corps ? Comment oublier notre fatalité ? Comment aspirer à un état de satisfaction continue alors même que notre corps nous impose du temporaire et du discontinu ?
- 2^{ème} malheur : l'accidentel et les aléas de la vie (accidents de la vie, catastrophes naturelles), qui peuvent bien parfois nous tomber dessus. L'existence humaine est donc soumise au hasard, à la contingence. Rien n'est sûr et du coup personne ne pourrait affirmer qu'un bonheur présent pourrait durer une éternité... ni s'enflammer à penser pouvoir résister au monde, immense et dont la force est incommensurable à la nôtre.
- 3^{ème} malheur : il se trouve dans ce qui nous relie à autrui, aux autres que moi. L'autre, je ne le connais jamais assez, il peut se fendre du jour au lendemain, nos relations peuvent me bouleverser... 3^{ème} type de malheur et non le moindre, comme va le préciser Freud juste après.

« La souffrance provenant de cette dernière source, nous l'éprouvons peut-être plus douloureusement que toute autre ; nous avons tendance à y voir une sorte de surcroît sans nécessité, bien qu'elle ne soit sans doute pas moins fatalement inévitable que les souffrances d'autres origines. »

↳ « L'enfer, c'est les autres », disait Sartre. Freud ne lui donnerait pas tort, car pour lui, la souffrance provenant de nos relations intersubjectives est la pire, celle qui engendre le plus de douleur. Or, si l'on en souffre autant, c'est bien, comme pour le corps ou les aléas du monde, qu'on y est soumis, par le destin, sans avoir notre mot à dire. Les autres hommes font donc partie intégrante de ma constitution, qui limitent mon potentiel accès au bonheur avec un grand B. L'autre est synonyme lui aussi de « douleur » et de « souffrance », on ne peut donc aspirer au bonheur et à la tranquillité avec autrui.

« Il n'est pas surprenant que, sous la pression de ces possibilités de souffrance, les hommes aient coutume d'en rabattre sur leur revendication de bonheur. »

↳ Phrase ici de conclusion de démonstration, la boucle étant bouclée car Freud ayant expliqué pourquoi les hommes ne revendiquent pas une idée du bonheur plus haute. Ce n'est absolument pas par choix ou par petitesse d'esprit, c'est par nécessité : avec les trois poisons qui l'entourent, l'homme doit rester réaliste et vigilant.

Freud a donc défendu l'opinion commune contre la philosophie idéaliste considérant le bonheur de manière bien trop noble et inexistante.